



Louis LENAIN.

## NOTICE SUR LOUIS LENAIN

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

*Né à Estinnes-au-Val (Hainaut)*

*le 22 novembre 1851,*

*décédé à Uccle-Bruxelles*

*le 1<sup>er</sup> octobre 1939.*

---

En général, on connaît assez peu de choses de la vie d'un artiste, surtout si l'on n'a pas été parmi ceux de sa génération, qu'on n'a pu vivre dans son intimité, ni su le suivre, pas à pas, dans l'élaboration solitaire de son œuvre. A part quelques lignes de sa carrière, quelques traits de son caractère, on ne connaît de sa personnalité que certaines de ses œuvres, sa date de naissance et celle de son décès. C'est peu. Depuis une quinzaine d'années, j'eus l'occasion de me trouver en présence de Louis Lenain sept ou huit fois à peine ; je ne l'ai donc connu que dans les toutes dernières années de sa longue vie, lorsqu'il était fort âgé ; mais chaque fois que je vis cet homme de très petite taille, je fus frappé du caractère exceptionnel de sa physio-

nomie et je devinais en lui une personnalité peu commune. Quelqu'un qui avait connu Lenain en d'autres temps, ceux où il portait beau, et qui l'avait revu en ses dernières années, disait de lui, amicalement : « Lenain, on dirait maintenant qu'il a mille ans ; c'est une momie ». Et en effet, en sa vieillesse, son masque osseux et parcheminé d'octogénaire faisait vaguement penser à je ne sais quel Sésostris embaumé. Cependant, à travers ses traits extraordinairement accusés de vieillard, on devinait les caractéristiques d'un tempérament solide, volontaire, et, malgré sa taille menue, on sentait qu'il était doué d'une noble énergie. C'est sans doute cette énergie en lui qui, détail curieux, le poussait à fréquenter les salles d'escrime, où il se plaisait à manier le fleuret, peut-être avec la même habileté qu'il maniait la pointe du burin, quand il ne maniait pas le fusil, à la chasse. Certes, en le voyant, personne ne pouvait se douter que l'artiste graveur était en même temps un escrimeur et un chasseur passionné ! Ce fils de paysan pauvre avait des goûts d'aristocrate ; ce wallon du Hainaut avait la vision d'art d'un flamand ; ce belge avait l'amour de la France. Si son grand ami Félicien Rops, un autre belge de Paris, a dit de lui : « *c'est un doux entêté* », c'est qu'en effet il avait l'entêtement qu'il faut pour mener son art à un beau degré de perfection, en même temps que le raffinement nécessaire pour savoir admirer et sentir ce qu'il y a de merveilleux dans les chefs-d'œuvre des maîtres.

Louis Lenain portait d'ailleurs bien son nom.

*Notice sur Louis Lenain*

---

Il était très petit, sec, nerveux, dynamique, mais on le sentait grave, silencieux et patient, comme il convient à ceux qui sont doués d'une grande capacité de travail. Quand il parlait, sa parole était calme et sonore, avec on ne sait quoi de tenace et de mordant, comme l'acide qui mord le métal.

Il était d'ailleurs conscient de sa valeur et n'était pas insensible aux honneurs, aux dignités, aux titres qu'il avait conquis, en Belgique et à l'étranger. Il savait qu'il les méritait par son seul talent, lui, l'humble natif d'un petit village hennuyer, fils d'un simple ouvrier agricole, et aboutissant, comme couronnement de sa carrière de graveur, à la haute dignité de membre correspondant de l'Institut de France !

\* \* \*

Louis Lenain est né à Estinnes-au-Val, dans le Hainaut, le 22 novembre 1851. Estinnes est un de ces très vieux bourgs de Wallonie, situé, un peu en retrait, sur l'antique chaussée romaine de Binche à Mons et qui, jadis, au temps du bon Froissart, ne *faisait* qu'un avec Estinnes-au-Mont. Au VIII<sup>e</sup> siècle, disent les historiens, des rois Francs y construisirent leur palais, dont il restait jadis quelque *vestige*. C'est là que saint Boniface tint des *conciles* et des synodes. Sur les parents, la famille de Lenain, on n'y trouve plus aucun renseignement, si ce n'est à la maison communale où j'ai pu seulement vérifier sur le registre l'acte de naissance. Quant à Louis Lenain, nul des

*Annuaire de l'Académie*

---

villageois actuels n'a même connaissance de son existence. Je suis cependant parvenu à découvrir une vieille femme du village, laquelle se souvenait vaguement d'être sa parente, mais qui ignorait tout le concernant. La seule chose qui semblait l'intéresser le plus, c'était de savoir si « Louis » était mort « riche » et si je venais chez elle pour l'héritage ! C'est tout ce que je pus tirer de la brave femme. Existe-t-il des membres de la famille ailleurs ? Il ne m'a guère été possible de le savoir, même à Mons, où Lenain habita pendant quelques années avec ses parents, à l'époque où il fréquentait les cours de l'Académie. Tout ce que j'ai pu y recueillir, c'est qu'il fit très jeune ses études classiques, vers 1865, à l'Athénée royal de Mons ; qu'il y fit d'excellentes études, et qu'il les termina d'ailleurs avec le titre équivalent à celui de « bachelier-ès-sciences et ès-lettres ». Ce que l'on sait moins, c'est que, après avoir réussi ses examens de sortie à l'Athénée, il entra comme jeune fonctionnaire dans l'administration du Gouvernement provincial du Hainaut. Mais déjà alors le modeste expéditionnaire qu'il était trouvait le moyen de suivre en même temps les cours de l'Académie de Mons. C'est là que commença sa formation artistique en suivant les cours de dessin, de peinture et de gravure. Il y obtint le « prix d'excellence ». Ses premiers professeurs furent le peintre André Hennebicq, directeur, et le graveur Auguste Danse, lequel, comme on le sait, y fit école.

Bien qu'ayant suivi les cours de peinture avec succès, c'est surtout vers l'art de la gravure que

*Notice sur Louis Lenain*

---

Lenain orienta spécialement son talent, et c'est évidemment à l'école d'Auguste Danse qu'il s'initia au métier. Dès que l'élève, travailleur acharné, fut en possession des premiers rudiments de la technique ingrate de l'art de la gravure, ses progrès furent très rapides. Son professeur Auguste Danse était surtout un remarquable artisan, sans grande culture intellectuelle. D'un caractère quelque peu bourru, il savait, à l'occasion, rudoyer ses élèves, mais savait les faire travailler au point de leur faire préparer et ébaucher ses propres planches. C'est ainsi que souvent ses élèves devenaient pour lui des collaborateurs. Mais c'est aussi, grâce à ce travail en commun, que beaucoup d'entre eux purent se faire mieux la main aux secrets de la technique. A vrai dire, Auguste Danse n'était pas un graveur de grande classe. Lenain se rendit-il surtout compte que son maître ne pouvait lui inculquer toutes les subtilités techniques de la belle et grande gravure, vers laquelle il se sentait spécialement attiré ? Aussi, l'entente entre maître et élève devint-elle parfois difficile. Il ne tarda pas à quitter Mons pour se rendre à Paris, dès 1879. C'est là qu'il put parfaire son éducation en se mêlant davantage au mouvement artistique de l'heure. Il s'y fit vite des relations et trouva dans la capitale française des occasions multiples de montrer son talent, soit en gravant des tableaux, ou des portraits de personnalités littéraires et politiques contemporaines pour les éditeurs parisiens. C'est de Paris qu'il se rendit deux ans après, en 1881, à Anvers, afin d'y

*Annuaire de l'Académie*

---

prendre part au Concours de Rome pour la Gravure. Lorsqu'il entra en loge, il avait atteint la limite d'âge réglementaire pour la participation, c'est-à-dire la trentième année. Le programme des concours de Rome pour la gravure étant assez restreint, — un dessin au crayon d'après un plâtre antique, le modèle vivant, l'exécution gravée d'un nu, — et Lenain étant déjà en possession de son burin, il lui fut facile de remporter la palme. Il fut proclamé « *Grand Prix de Rome* ». La ville de Mons fêta le lauréat, selon l'usage populaire. A ce temps, ces grands concours officiels avaient gardé leur valeur et jouissaient d'un certain prestige. Aujourd'hui, depuis qu'on a cru devoir supprimer le travail en loge, en retirant à la Classe des Beaux-Arts la faculté de les organiser et de les juger, comme c'était l'une de ses prérogatives à l'époque où ces grands concours avaient encore leur éclat, ils ont perdu maintenant leur valeur réelle. C'est à tel point que ceux là mêmes qui se montraient adversaires des Concours de Rome, et réclamaient leur suppression, souhaitent aujourd'hui qu'on les rétablisse selon l'ancienne organisation. Dans ce cas, on pourrait aussi souhaiter un renforcement du programme des concours de gravure ; on comprend difficilement pourquoi l'on n'attache pas à la gravure l'importance qu'elle mérite.

Cela est dû peut-être au fait qu'on l'a considérée un peu trop comme étant plus ou moins secondaire, se rapprochant plus de l'artisanat que des Beaux-Arts proprement dits. S'il est

*Notice sur Louis Lenain*

---

vrai qu'une grande part de la technique du graveur relève quelque peu du travail mécanique, du métier d'art, il est évident que sa pratique exige aussi un véritable sens esthétique. Penché qu'il est sur sa plaque de cuivre, d'acier ou de zinc, la loupe oculaire encastrée dans l'orbite, devant la lumière de sa fenêtre tamisée par un écran de papier de soie, entouré qu'il est d'outils acerbes et de certains produits chimiques, ainsi que de sa presse, le graveur au travail ressemble davantage à l'artisan qu'à l'artiste peintre dans son studio devant son chevalet. D'ailleurs, dans le passé, les graveurs étaient des orfèvres, des ciseleurs. Tout ce qui tient à l'emploi du métal exige la technique artisanale.

\* \* \*

Et cependant la gravure est bien un art ! Et, s'il faut en croire les naturalistes, le premier de tous les arts, puisque nos ancêtres de la pré-histoire gravaient avec la pointe du silex sur la pierre et sur l'os.

Évidemment, il y a dans cet art deux sortes de praticiens qu'il convient de ne point confondre : le graveur artiste, le dessinateur, et le graveur ouvrier. Le graveur artiste doit être forcément doublé d'un homme de métier. D'habitude, on classe le graveur entre l'artisan et l'artiste. A la vérité, il est les deux à la fois.

En général, il est vrai, la plupart des graveurs limitent leur production à des copies, travaillant d'après photographie, ou se contentant de repro-

*Annuaire de l'Académie*

---

duire des œuvres peintes. Ce sont cependant les vrais praticiens de l'art de la gravure au burin, à pointe sèche, ou à taille-douce. A leur tour, ils peuvent ainsi produire des planches de valeur artistique. Si leurs moyens techniques sont différents de ceux du peintre, il n'en est pas moins vrai que leur sensibilité artiste dans le dessin des formes plastiques, et même dans le coloris, réduit forcément au *blanc et noir*, est à peu près la même.

Qu'est-ce alors lorsque, comme c'est le cas pour Louis Lenain, le graveur est en même temps peintre ? Les études de peinture qu'il fit à l'Académie de Mons sous la direction d'Hennebicq, le « prix d'excellence » qu'il y remporta, montrent que notre graveur était doué de sensibilité picturale. Bien qu'adonné principalement à la gravure, il n'abandonna jamais complètement la peinture. La preuve en est que, malgré sa brillante carrière, vouée spécialement à la pratique de l'œuvre gravé, il cessa même de graver dans les dernières années de sa vie, pour s'en tenir à nouveau, et exclusivement, à la peinture. C'est ainsi qu'il exécuta de nombreux tableaux de genre et des portraits peints dans le midi de la France, où il séjourna, au pays de sa femme, notamment de 1920 à 1925.

Faut-il mettre ce besoin irrésistible de peindre sur le compte d'un atavisme, s'il faut en croire ce qu'on a prétendu, et ce qu'il en dit lui-même, à savoir qu'il était un *arrière-petit-neveu* de l'un des frères Le Nain, peintres français du XVII<sup>e</sup> siècle ? C'est du moins ce qu'écrivait à ce propos

*Notice sur Louis Lenain*

---

Gabriel Mourey en un article paru dans la revue *Les Arts*, à Paris, en 1908, au sujet de l'une de ces admirables planches que Louis Lenain venait de graver pour la maison Goupil, d'après le chef-d'œuvre du plus grand peintre espagnol, Velasquez : *la Reddition de Breda*, dit *Les Lances*.

Tout l'œuvre gravé de Lenain atteste magnifiquement cette sensibilité picturale que l'on trouve assez rarement chez les graveurs, auxquels on peut reprocher souvent une certaine sécheresse linéaire de l'intaille. C'est qu'en même temps que la ligne, Lenain savait réaliser avec son burin, entre les lumières et les ombres, la finesse des demi-teintes, tout en gardant, dans le modelé, les plans, les masses. Il suffit de regarder de près ses *épreuves d'état* pour mieux se rendre compte, à travers le processus du tirage, de l'habileté, de la sûreté, de la conscience qu'il mettait à travailler le burinage parfait de ses planches, avant d'en arriver à l'état définitif. Dans sa copie d'une œuvre peinte, aucun blanc, aucun noir, aucun gris, aucune teinte qui ne soient portées à leur juste valeur graphique et colorée. La maille de ses hachures jamais n'est vide, ni empâtée ; pas la moindre bavure, pas le plus petit truquage ni de grattage ; ses traits ont toujours la plénitude de ce qu'ils ont à interpréter, que ce soit dans les carnations des nus, dans les visages d'hommes ou de femmes, dans les étoffes, les objets, les fonds. Les clairs et les ombres y sont toujours en harmonie ; le détail jamais ne nuit à l'ensemble ; toujours en chacune de ses planches, grandes ou petites, c'est le souci

*Annuaire de l'Académie*

---

constant, tenace et victorieux de vaincre les plus grandes difficultés techniques. C'est aussi, sans doute, cette perfection technique qui a fait dire à certains qu'il était « un peu conventionnel », sans doute parce qu'il a voulu rester dans la grande et belle tradition des maîtres de la gravure.

Cet art difficile, austère et ingrat, s'il en fut, Louis Lenain l'a pratiqué avec la patiente ferveur d'un bénédictin. Et quand on se rappelle son profil ascétique de vieux moine, on comprend mieux la volonté qu'il sut déployer pour arriver à cette maîtrise parfaite du métier, laquelle est souvent la conséquence chez l'artiste d'une belle maîtrise de soi.

Que ce soit dans la taille-douce, la pointe-sèche, l'eau-forte, on ne peut qu'admirer pleinement ses nombreuses planches. Depuis celle de ses débuts, jusqu'à celle de sa plus grande maîtrise, se constatent la subtilité, la souplesse, la fermeté, dans la répartition savante, harmonieuse, des acides, des morsures, des intailles, des hachures. On se rend compte des difficultés que l'artiste graveur a à vaincre dans un métier où la main serre le burin et taille le métal pour obtenir, par des profondeurs et des largeurs de quelques millimètres à peine, l'effet voulu dans les traits, tracés un à un, sans défaillance aucune, la sensation esthétique de la forme, en ce que celle-ci peut avoir de délicat ou de vigoureux. En cela, Louis Lenain est un des plus parfaits burinistes des temps modernes.

*Notice sur Louis Lenain*

---

\* \* \*

Dans son ouvrage sur, *Histoire des Beaux-Arts en Belgique*, paru en 1887, notre grand écrivain Camille Lemonnier, doublé d'un critique d'art perspicace, l'un des meilleurs parmi ceux du milieu et de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, salue en ces termes les premiers débuts de Louis Lenain : « *Un seul nom nouveau apparaît ces dernières années de la période qu'embrasse la fin de cette étude : c'est celui d'un jeune artiste grandi à l'école la main ; mais bientôt le goût et la distinction qui avaient manqué à ses premiers travaux se firent jour et il prit une manière libre et spirituelle, qui, à travers le burin, gardait le charme de l'eau-forte* ».

Un peu plus tard, quand Camille Lemonnier, faisant l'historique de l'école de gravure belge, fait allusion à Louis Lenain, dont la personnalité s'est si rapidement développée, c'est encore en ces termes élogieux qu'il en parle :

« *Dans la gravure du burin, écrivait-il, un artiste s'était suscité l'un des plus finement doués qu'aient vu paraître l'école, Lenain. Déjà à la fin du précédent livre nous faisons pressentir la manière libre et spirituelle, qui, sous le grave outil du graveur, gardait chez lui quelque chose du charme de l'eau-forte. Cette particularité de son talent s'était accusée depuis, par un commerce familier avec les maîtres de la gravure française, sans toutefois abolir sa prédilection pour les effets mordants et colorés* ».

On le voit, Camille Lemonnier, qui avait

*Annuaire de l'Académie*

---

beaucoup vu, et savait apprécier à leur juste valeur les artistes, comme débutants ou dans leur maturité, avait compris que Lenain était un artiste possédant son métier au bout des doigts. En effet, la collection complète de son œuvre gravé, telle qu'on l'a conservé au Cabinet des Estampes, à la Bibliothèque royale de Bruxelles, montre que dès l'instant où son talent s'est affirmé, il tenait dans sa main ferme et nerveuse tous les secrets du burin.

D'ailleurs, avant son Prix de Rome de 1882, son talent s'était déjà manifesté. En 1875, à vingt-quatre ans, on le voit aux côtés de Jean-Baptiste Meunier, Eugène Smits, Théo Hannon, Van der Hecht et Félicien Rops, fonder la *Société Internationale d'aqua-fortistes de Belgique*, société placée sous la présidence d'honneur de la Comtesse de Flandre, mère du Roi Albert, et où figurent les noms des meilleurs graveurs de France, d'Angleterre, de Hollande et autres pays.

C'était cette vaillante et féconde période où le gouvernement belge savait tout de même encourager les artistes, peintres, sculpteurs, architectes et graveurs. Tandis que J.-B. Meunier, un probe, exécute vers 1885 des planches remarquables d'après les grands tableaux d'Histoire de Louis Gallait, *L'Abdication de Charles-Quint*, du Musée royal de peinture de Bruxelles, *Les Têtes Coupées*, actuellement au Musée de Tournai ; tandis qu'Auguste Danse exécute *La Mort de Charles-Quint*, de De Groux, et la *Folie du peintre Hugues Vander Goes*, d'Émile Wauters, Lenain,

*Notice sur Louis Lenain*

---

lui, parcourt les grands musées d'Europe, complétant son éducation artistique et intellectuelle. Tout en s'initiant à la pratique de la peinture et de la gravure, il cherche à enrichir son intellectuel au cours de ses voyages de lauréat pensionnaire. Il est un de ces jeunes artistes, — ils deviennent de plus en plus rares —, qui, tout en se passionnant d'art, s'intéressent en même temps à la littérature, aux sciences, à la philosophie. Il a des lettres, ayant fait ses Humanités. Chez lui le perfectionnement de son outil d'artiste marchait de pair avec le perfectionnement de l'outil intellectuel. C'est la raison pour laquelle on peut dire de lui qu'il était une sorte de savant de la gravure. C'est précisément l'impression que l'on éprouve si l'on compare ses superbes estampes à celles d'autres graveurs de talent de sa génération, tels les Devachez, les Devaux, les Biot, les J.-B. Meunier, les Danse et autres. Il avait assurément quelque chose de plus que la matérialité du métier : la culture.

\* \* \*

Ceux qui ont connu Louis Lenain, comme homme, sont unanimes à vanter sa droiture, son amabilité, sa distinction, son esprit, ses connaissances artistiques et intellectuelles. Dans ce petit homme à l'aspect maigrelet et solide, aux traits fortement accusés, à la mâchoire osseuse et imberbe, au front ample et au crâne dénudé, au profil saturnien, caractères faciaux qui ne firent que s'accroître avec l'âge, on sentait la volonté

*Annuaire de l'Académie*

---

calme et silencieuse, capable à la fois d'enthousiasme, de concentration et de méthode. Il sut faire preuve de ces qualités morales, non seulement dans son œuvre gravé, mais aussi dans maintes circonstances, notamment quand, en 1914, aux moments tragiques de l'invasion où le Palais des Académies fut militairement occupé, transformé en « lazarett », et où le personnel, expulsé, dut se réfugier à la Bibliothèque royale. Le Secrétaire perpétuel d'alors était le Chevalier Marchal, lequel, très âgé et malade, démissionna. Et c'est en attendant une nouvelle nomination que Louis Lenain fut désigné pour remplir provisoirement les fonctions de Secrétaire perpétuel et représenter officiellement l'Académie royale durant les quatre années de la guerre mondiale. C'est surtout à l'Armistice, quand il s'est agi de remettre de l'ordre dans la bibliothèque dispersée, dans le mobilier démoli, dans les archives et les documents en partie détruits, qu'il sut montrer ses qualités en dirigeant avec ardeur la mise en état du Palais. Il est permis de rappeler dans la présente notice à lui consacrée ces incidents pénibles de la guerre mondiale, uniquement dans le but de montrer le service qu'il a rendu à l'Académie, combien il mérite notre reconnaissance, et, en même temps, pour avoir l'occasion de constater que, cette fois, en les mêmes circonstances douloureuses de guerre, les droits de notre Institution ont été tout au moins mieux, en grande partie, respectés.

Les qualités morales de Louis Lenain, on les retrouve spécialement exprimées dans ses nom-

*Notice sur Louis Lenain*

---

breuses planches. Elles s'y traduisent par la haute conscience qu'il avait de son art. Certes, il ne faut pas chercher dans son œuvre des compositions personnelles. Lenain n'était point un graveur *compositeur*. L'on s'étonne même, vu l'admirable métier qu'il possédait, qu'il n'ait pas cru devoir l'utiliser en quelques œuvres d'imagination, comme le firent un Jacques Callot, un Rembrandt, un Albert Durer et d'autres graveurs anciens et modernes. N'avait-il pas le don d'imaginer, de composer ? Ou estimait-il qu'il lui suffisait de reproduire les chefs-d'œuvre des peintres illustres pour montrer ce que l'art de la gravure peut être utile à l'art de la peinture, et aussi de quel talent le graveur doit savoir faire preuve en les interprétant ? Quoi qu'il en soit, c'est bien dans la seule science du burin interprétatif qu'il préféra concentrer tout son talent, se contentant de la copie des tableaux de maîtres, mais tout en sachant, en véritable artiste qu'il était, mettre en valeur leurs beautés. C'est ce qui lui valut ses succès et fit sa notoriété.

Aussi l'éloge qu'ont fait de lui les critiques et écrivains d'art sont mérités. Il en est bien ainsi, quand on regarde ces magnifiques et nombreuses planches qu'il grava de 1873 à 1908 et où il reproduisit les peintures des plus grands maîtres anciens :

Tête de vieillard, d'après Rembrandt, en 1873.

Tête de faune, tirée des « Dons de l'Automne », d'après Jordaens (1876).

Saint Étienne, d'après Philippe de Champagne, Musée de Bruxelles (1879).

*Annuaire de l'Académie*

---

L'Enlèvement des filles de Leucippe, d'après Rubens, Musée de Munich (1887).

Vénus, et Amour Sacré et Amour profane, d'après Titien, aux Offices et Galerie Borghèse, Rome.

Le croc-en-jambe, d'après Rubens (1890).

La Montée au Calvaire, d'après Rubens (Musée de Bruxelles) (1902).

La Vierge entourée des saints, Georges, Jérôme, François de Saule, Marie-Madeleine et Barbe, d'après Rubens (Église St-Jacques) à Anvers.

La Reddition de Breda « Las Lanzas », d'après Velasquez (Musée Prado) à Madrid (1907).

L'Adoration des Rois, d'après Rubens (de la cathédrale de Trévise) (1908).

L'Annonciation, d'après le Titien (1908).

Hélène Fourment (dite « à la petite pelisse ») d'après Rubens, Musée de Vienne.

La Famille de Corneille De Vos (du Musée de Bruxelles) d'après De Vos.

La Fillette accompagnée de deux chiens, d'après Van Dyck (Musée d'Anvers).

S'il ne nous a laissé aucune composition imaginée par lui, il a su reproduire celles des autres avec toute l'acuité de sa vision et la haute tenue de son outil, telles qu'on peut les admirer dans toutes ses reproductions. Constantin Meunier a dit de lui : « Lenain grave comme il peint et peint comme un graveur ».

C'est en 1900, année où il habitait encore la ville de Mons, qu'il exécute la copie des portraits des *Archiducs et Archiduchesse Albert et Isabelle*,

*Notice sur Louis Lenain*

---

par Rubens, du Musée de Bruxelles. Planche admirable, pleine de caractère, d'une technique sûre, ample et somptueuse ; certainement, l'une de ses plus belles. Il semble bien que c'est spécialement dans les peintures de Rubens qu'il trouva les plus riches matières à graver. Ce sont les œuvres où il y a, en effet, les plus puissantes colorations qu'il recherche. Les grands coloristes flamands, italiens et espagnols sont ceux qui l'impressionnent le plus et qu'il aime à reproduire sur le cuivre. Titien, Rubens, Van Dijck, Jordaens, Velasquez furent les maîtres du pinceau à travers les œuvres desquels il a pu prouver mieux qu'il était, lui, à sa façon, un maître de la gravure.

De ses planches principales, on peut mettre hors pair *La Montée au Calvaire*, *La Reddition de Breda*, *L'Enlèvement des filles de Leucyppe*, *l'Hélène Fourment* et *L'Amour Sacré et l'Amour profane*. A elles seules, ces planches donnent toute la mesure du talent extraordinaire de Louis Lenain dans ces copies gravées des peintures anciennes.

Mais il ne s'est pas tenu exclusivement à reproduire les maîtres illustres du passé. La souplesse de son burin est allée également vers les tableaux de peintres belges, ses contemporains en vue, de la vaillante période de 1800. D'après leurs toiles, il exécuta des gravures où l'on trouve ses meilleures qualités techniques, avec, toujours, ce goût de la perfection de *buriniste-peintre*, de *dessinateur-coloriste* ; car Lenain sait donner la sensation colorée de l'œuvre peinte

*Annuaire de l'Académie*

---

qu'il reproduit, ce que l'on trouve assez rarement chez la plupart des autres graveurs. Parmi ces planches, on doit citer avec admiration : *La Déclaration*, d'après Henri Leys (Musée de Bruxelles). *Charles-Quint, armé Chevalier de la Toison d'Or* et *Le Pape Paul III devant le portrait de Luther*, d'après Albrecht De Vriendt.

*La Visite aux grands-parents*, d'après Florent Willems.

*L'Industria*, d'après Antoine Bourlard.

*Au beau pays de Flandre* et *Les Eupatoires*, d'après l'animalier Verwée, Musée de Bruxelles (1884).

Et il en est ainsi de cette importante série de plus de 40 portraits de personnalités françaises éminentes, qu'il grava entre 1882 et 1914, parmi lesquels figurent les effigies de Jules Michelet, Ernest Renan, Charles de Freycinet, Georges Clémenceau, Louis Blanc, Jules Ferry, Émile Augier, Henri Rochefort, Carlos I<sup>er</sup>, Roi du Portugal, Léon Cladel, Jules Grévy, Madame de Montaudon ; parmi les personnalités belges : Auguste Beernaert, le Baron de Béthune, Antoine Bourlard, Jules Philippot, Jean Robie, le Chevalier de Burbure, Camille Lemonnier, Robert Reyntiens, le Chevalier Lagasse de Locht, Julien Dillens, Jean Portaels, Gustave Frédéric, Alphonse Wauters. Tous ces portraits sont de petit format, burinés avec une science parfaite du portrait gravé. La plupart ont figuré dans diverses éditions de librairies françaises ou belges, ainsi que dans les *Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, où ils figurent comme frontispice

*Notice sur Louis Lenain*

---

pour des notices biographiques ; ce sont les meilleurs de ceux qui s'y trouvent reproduits. Louis Lenain était d'ailleurs un portraitiste plein de finesse et de vérité. Chacune de ces planches est un petit chef-d'œuvre d'observation et de style qui, malgré leur minuscule format, n'ont jamais aucune mièvrerie de dessin, aucune incorrection, ni dans le détail, ni dans le caractère général des physionomies.

\* \* \*

Il y a dans l'art de la gravure deux manières de copier une œuvre picturale : celle qui consiste en un graphisme froidement correct et servile où l'intaille est incolore et donne une impression trop photographique, trop mécanique ; celle qui, au contraire, met dans la copie de l'œuvre peinte, indépendamment de ses formes, un je ne sais quoi de personnel qui fait que la planche ainsi gravée devient, pour ainsi dire, à son tour, une œuvre artistique plus ou moins originale. Cette dernière est bien la manière de Louis Lenain, celle où le burin du graveur se fait le collaborateur artiste du pinceau. Et cela est dû au fait que Lenain avait un tempérament de peintre. C'est ce qui lui permit de reproduire les tableaux d'autrui aussi scrupuleusement et aussi artistement, tel que sut le faire son contemporain français Braquemond, quand il gravait le portrait d'Érasme d'après Holbein, le *David*, d'après Gustave Moreau ou La Rixe, de Meissonnier. ces belles eaux-fortes retouchées au burin, vers 1884.

*Annuaire de l'Académie*

---

Louis Lenain, comme Braquemond en France, était de la race des grands graveurs qui, à force de talent, malgré les limites de leur art difficile, savent reproduire les chefs-d'œuvre des maîtres, par la seule taille, la morsure et l'encre d'une simple plaque de métal, laquelle prend alors un véritable caractère d'art. C'est ce caractère d'art de la gravure, auquel ne pourra jamais prétendre aucun des procédés industriels modernes, photographie, photogravure, héliogravure, et autres, qui explique la passion des vrais collectionneurs d'estampes, les vrais amateurs de *blanc et noir*.

Lenain est venu à la vie artistique au moment où les progrès de l'industrie de l'impression des images s'est développée extraordinairement. Parmi tous ces nouveaux procédés, celui de la reproduction en couleurs des tableaux anciens est certainement un des plus merveilleux qui soit. L'art de la gravure eut forcément à en supporter les conséquences concurrentes. Depuis que l'on parvient à reproduire les œuvres de la manière la plus fidèle, grâce à ces procédés mécaniques, on fait de moins en moins appel au talent des copistes graveurs. Il est certain que Lenain lui-même, comme la plupart de ses confrères, a dû ressentir avec mélancolie que l'art de la gravure de reproduction perdait, d'année en année, de son prestige. On eût même l'impression que cet art tendait à disparaître. Il y eut, en effet, une véritable crise dans le monde, assez restreint, de la gravure. Dans plusieurs académies les cours furent suspendus, par manque d'élèves.

*Notice sur Louis Lenain*

---

C'est ainsi que l'on a dû supprimer, depuis quelques années, les portraits gravés qui ornaient habituellement les notices biographiques des *Annuaire*s de l'Académie royale, tant il devenait difficile d'en obtenir d'intéressants, et qu'on les remplace, depuis, par de simples et souvent banales photogravures ou photographies, procédés plus expéditifs, mais moins artistiques, assurément.

Peut-être bien que cet effacement graduel de l'art de la gravure, en ce qui concerne la reproduction des œuvres et la pratique du portrait, fait que la plupart des graveurs actuels ayant du talent s'orientent plutôt vers la composition à l'eau-forte en s'efforçant de réaliser des planches qui sont des œuvres personnelles, des compositions originales.

Il n'existe, à vrai dire, aucune raison pour limiter les dons du graveur à la copie d'œuvres peintes, au portrait. La gravure, comme les autres arts, se prête cependant aux œuvres d'imagination. Les Rembrandt, les Dürer, les Callot, et tant d'autres grands artistes, ont montré, ce que, pour les seuls jeux du *noir et blanc*, on peut exprimer de purs chefs-d'œuvre, grâce à l'imagination créatrice.

Cependant, Lenain savait apprécier l'importance de la composition chez les graveurs anciens. La preuve en est dans le discours qu'il prononça sur Jacques Callot, le célèbre graveur français du XVI<sup>e</sup> siècle, comme directeur de la Classe des Beaux-Arts, en 1910, à la séance publique de l'Académie, discours qui fut très remarqué.

*Annuaire de l'Académie*

---

et reproduit en entier par les journaux. (A ce temps là la presse s'intéressait encore aux travaux de notre Institution, ce qu'elle a oublié de faire depuis qu'elle préfère consacrer des pages entières à des événements sportifs). M. J. Callot était surtout, on le sait, un merveilleux compositeur ; il gravait pour composer et composait pour graver avec une virtuosité géniale.

Cette grande admiration que Lenain avait pour Callot, il l'a exprimée également pour Albert Dürer, peintre graveur, dans des articles qu'il publia dans *L'Europe du dimanche*, un hebdomadaire paraissant à Paris, vers 1800. Il y décrit les planches originales du maître allemand qu'il a pu admirer à Vienne, non seulement au point de vue technique, mais également à celui de la conception, de la pensée. Il parle de « la richesse d'invention », « de la science de composition » des œuvres de Dürer. Il en est de même pour ce qui concerne les œuvres du Pérugin, le maître siennois.

Certains critiques d'art, en parlant élogieusement de Lenain, n'ont cru voir en lui qu'un artiste dont les goûts instinctifs allaient exclusivement aux œuvres ayant les modelés gras, les lignes voluptueuses, les carnations rebondissantes, en un mot n'étant sensible qu'aux « beautés sensuelles et charnues ».

En vérité, Lenain admirait autant les maîtres italiens que les maîtres flamands. A propos d'un tableau de Pérugin qu'il vit au musée du Belvédère de Vienne, il s'exprime en ces termes : « *Un Pérugin comme je n'en vis jamais, trois*

Notice sur Louis Lenain

---

*femmes à mi corps et un petit enfant nu, les têtes sont vivantes, pleines d'un sentiment doux et tendre, et la couleur intense et harmonieuse. Tout le reste de la salle, qui se compose cependant de choses très fortes, reçoit une terrible bourrade de ce Perugino. Ce tableau me fascine et tous les jours, instinctivement, je vais me plonger là devant dans des extases enivrantes ! C'est que les toiles qui parlent au cœur et font vibrer l'âme ont toujours cette supériorité incontestable et les peintres du sentiment, comme les peintres de la fougue, ont toujours remué la faible humanité et se sont fait des admirateurs ».*

Mais cette contemplation devant le Pérugin ne l'a guère empêché de s'écrier devant les Rubens de la Pinacothèque de Munich : « Là, parmi toutes ces grandes figures des maîtres de toutes les nations, au milieu d'elles, Rubens a toujours l'air d'un géant ». A vrai dire, Lenain est « flamand » avec Rubens, italien avec Titien ; mais il reste toujours un belge de wallonie, sensible à la beauté du dessin autant et plus qu'à la couleur.

La preuve qu'il était plus sensible au dessin, c'est qu'il voua principalement sa carrière à la gravure. Or la condition essentielle pour le graveur, c'est de savoir dessiner. La gravure n'est que dessin, dessin sur feuille de papier d'abord, dessin sur la plaque de cuivre, dessin toujours. Lenain était un dessinateur né. Déjà, pauvre petit écolier à l'école de son village natal, en 1864, l'instituteur le surprenait à griffonner des bonhommes et s'étonnait de sa précocité.

*Annuaire de l'Académie*

---

De même, à la même époque, un peintre paysagiste, de passage à Estinnes-au-Val, vit ses premiers croquis et conseilla aux parents de Lenain d'envoyer leur fils à l'Académie de Mons. Or Louis Lenain étant l'avant-dernier né de huit enfants, on devine aisément que c'est grâce à des protections, à des bourses d'étude, qu'il put faire ses Humanités et poursuivre, plus tard, sa vocation d'artiste. Il aura beau peindre dans le cours de sa longue carrière des petits tableaux de genre, quelques portraits, des aquarelles, des pastels, même des petits panneaux décoratifs de dessus de portes, c'est toujours à la gravure qu'il donne son plus grand effort et par laquelle il obtint ses succès.

Non point que son dur labeur l'ait enrichi. Pour arriver à vivre, Lenain dut s'astreindre à l'exécution d'un grand nombre de petits dessins à la plume pour illustrer des revues et reproduits par la zincographie, ainsi que des portraits en taille douce. Ce labeur du graveur est généralement assez mal rétribué, surtout en Belgique. Pour cinq grandes planches que le gouvernement belge achète à Lenain, il lui paye 1500 fr. ce qui revient à la somme dérisoire de 300 fr., par planche, alors qu'en France on paye une planche de vingt à trente mille fr. On peut se demander si l'administration des Beaux-Arts du pays se doute seulement de ce que le travail du graveur comporte !

Louis Lenain a été à peu près ignoré du public. Seuls des artistes, des collectionneurs connaissent et admirent ses œuvres. Il n'a pas fait d'élèves,

*Notice sur Louis Lenain*

---

n'ayant pas enseigné. Il est vrai qu'on ne lui a pas offert l'occasion de professer. Cependant si, à l'époque où le cours de gravure à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles était tombé en décadence, on eut songé à Lenain pour ressusciter l'école de gravure, on aurait obtenu par lui de brillants résultats. En 1892, Théo Hannon publia dans le journal « *La Chronique* » un article dans lequel il déplorait la négligence des pouvoirs publics en ce qui concerne l'enseignement de la gravure. « *Ce qu'il faudrait, écrivait-il, à l'Académie de Bruxelles, c'est un professeur pratique et doué. Il est des noms qui s'imposent, celui de Louis Lenain pour lequel le métier n'a plus aucun secret* ».

Mais on ne donna pas suite à cet appel, et l'Académie de la capitale resta, et est encore, dépourvue d'un cours de gravure, alors qu'il en existe dans certaines académies de province !

Longtemps d'ailleurs, on n'a pas su donner à l'art de la gravure la place à laquelle il a droit. Tous les graveurs se sont plaints, à juste titre, du peu de cas que l'on fait en général de leur art, de leur talent. On a pris l'habitude de reléguer leurs œuvres, quand ils les exposent, dans les salles les plus isolées, tandis que trop souvent on voit les plus médiocres peintures, — et surtout aujourd'hui, plus encore que jadis —, s'étaler à la lumière des cimaises des Salons, comme si tous les droits revenaient aux seuls peintres. Dans l'une de ses lettres datées de Vienne en 1882, Lenain, déplorant cette injustice, écrivait :

« *Les graveurs, ici, comme partout, sont les parias des expositions* ».

Cette situation désavantageuse n'a guère beaucoup changé depuis, bien qu'un certain effort ait été fait par divers groupements et associations dans le but de donner à la gravure toute sa valeur artistique. Mais il est certain que le dédain dont elle eut à souffrir provient, en grande partie, de ce que la plupart des graveurs se sont trop confinés dans la seule interprétation d'œuvres peintes et qu'ils n'ont pas songé à faire servir leur talent à des créations originales en affirmant davantage ainsi leur personnalité, comme le font les peintres et les sculpteurs, comme l'ont fait dans le passé les Rembrandt, les Dürer, les Breughel, les Callot, les Piranesi, et autres artistes de l'eau-forte et du burin.

C'est par ces moyens de l'émotion et de l'imagination personnelles que l'art de la gravure pourra reprendre son prestige dans le domaine des arts plastiques. Et l'on ne saurait assez encourager nos graveurs contemporains à diriger leur métier dans le sens de la *composition*. Il y va de l'avenir de leur art, attendu que les procédés industriels de reproduction ne feront que se multiplier et se perfectionner. La composition est le moyen le plus esthétique par lequel l'artiste, grâce à son moi créateur, sait exprimer des sentiments, des émotions, des idées. La gravure le peut comme la peinture.

Bien que cela ne puisse en rien le diminuer, on peut regretter qu'un graveur aussi éminent que le fut Louis Lenain, doué comme il l'était,

*Notice sur Louis Lenain*

---

au double point de vue artistique et intellectuel se soit contenté de réduire son superbe talent à la copie, et ne nous laissa point une œuvre imaginée. Mais praticien cultivé de la plus grande valeur, dans cet effacement de la personnalité qu'exige la reproduction des œuvres d'autrui, il a toujours fait preuve de la plus grande sincérité. Cette conscience, je me plais à le répéter, il l'apportait dans sa vie d'homme autant que celle de sa vie d'artiste.

\* \* \*

Lenain a vécu 85 ans.

Il fut élu le 8 janvier 1903, Membre de l'Académie royale de Belgique.

Jusqu'aux derniers jours de sa vieillesse, malgré sa santé chancelante, il assistait encore aux séances de la Classe des Beaux-Arts, dont il était le doyen d'ancienneté, ainsi qu'à celles de la Commission royale des Monuments et des Sites, où il était membre de la Section pour la protection des Objets d'art.

A son décès, le Président, le Chevalier Lagasse de Locht, prononça ces paroles émues : *« Lenain était un sincère et un grand artiste, un silencieux et sincère ami. Il a rendu à la Commission et notamment à son Comité mixte des Objets d'art d'innombrables et inoubliables services »*.

C'est à la Clinique S<sup>te</sup>-Élisabeth, à Uccle, qu'il s'éteignit, le 1<sup>er</sup> octobre 1936. Il est inhumé dans la commune de Bièvre, en France, à laquelle il fit don de son modeste bien, en souvenir de

*Annuaire de l'Académie*

---

sa femme, née française, et sans doute aussi de ce qu'il aimait à se souvenir qu'il était l'arrière-petit-neveu des frères Le Nain, peintres français du XVII<sup>e</sup> siècle, dont les œuvres figurent au musée du Louvre, où l'on peut constater qu'ils furent les premiers peintres de ce siècle ayant réagi contre les mignardises conventionnelles de leur temps.

Jean DELVILLE.

Louis Lenain était Membre correspondant de l'Institut de France, Membre du Conseil Académique d'Anvers, Commandeur de l'Ordre de Léopold, Grand Officier de l'Ordre de la Couronne, Officier de l'Ordre de l'Épée de Suède, Officier de l'Ordre de St-Jacques du Portugal, Commandeur de la Légion d'Honneur en France.

*Notice sur Louis Lenain*

---

**BIBLIOGRAPHIE**

---

**Œuvres de Louis Lenain.**

- Nu académique (homme).  
L'Annonciation, d'après le Titien (cathédrale de Trévise).  
L'Adoration des Rois, d'après Rubens (1908).  
Hérodiade.  
La Montée au calvaire, d'après Rubens (Musée de Bruxelles), (1902).  
La Vierge entourée de saints Georges, Jérôme, François de Paule, Marie-Madeleine et Barbe, d'après Rubens (Église Saint-Jacques à Anvers).  
Saint Étienne, d'après Phil. de Champaigne (Musée de Bruxelles), (1879).  
L'Enlèvement des filles de Leucippe, d'après Rubens (Musée de Munich), (1887).  
Vénus, d'après le Titien (Offices).  
Amour sacré et Amour profane d'après le Titien (Galerie Borghèse, Rome).  
« Las Lanzas... », d'après Velasquez (Prado), (1907).  
Charles-Quint enfant, armé chevalier de la Toison d'or, d'après A. De Vriendt.  
Le pape Paul III devant le portrait de Luther, d'après A. De Vriendt.  
Tête de faune, tirée des « Dons de l'Automne », d'après Jordaens (1876).  
Figure (femme nue), tirée des « Dons de l'Automne », d'après Jordaens (inachevé).

*Annuaire de l'Académie*

---

- Tête de vieillard, d'après Rembrandt (1873).  
Immortalité, d'après P. De Vigne.  
« Industria », d'après Antoine Bourlard.  
Les cinq sens, d'après Teniers le jeune (Musée de Bruxelles).  
La déclaration, d'après H. Leys (Musée de Bruxelles).  
La visite aux grands-parents, d'après Florent Willems.  
Le croc-en-jambe, d'après Rubens (1890).  
« Les Estines et leurs environs ».  
Paysage boisé animé d'un cerf.  
Paysage (hameau).  
Au beau pays de Flandre, d'après A. Verwée (Musée de Bruxelles), (1884).  
Famille de Corneille De Vos, d'après C. De Vos (Musée de Bruxelles).  
Mathias De Vries.  
Fillette accompagnée de deux chiens, d'après Van Dyck (Musée d'Anvers).  
Intérieur de cour.  
Diplôme pour l'Institut de Droit international, Gand, 10 septembre 1873.

*Notice sur Louis Lenain*

---

Liste (probablement incomplète) de portraits non conservés au Cabinet des Estampes et parus dans l'Annuaire de l'Académie r. de Belgique :

1. Ernest Candège, 1900, p. 419.
2. Julien Dillems, 1912, p. 177.
3. Gustave Frédérix, 1897, p. 45.
4. Alfred Giron, 1912, p. 53.
5. Constantin Meunier, 1914, p. 287.
6. J. F. Portaels, 1903, p. 99.
7. Jean Stecher, 1914, p. 411.
8. Alphonse Wauters, 1901, p. 45.
9. Léon Cladel (de profil à gauche).
10. Frontispice de : « Petits cahiers » par Léo Cladel, Bruxelles, H. Kistemaeckers, 1879.

**PORTRAITS :**

- Les archiducs Albert et Isabelle : 2 pendants, d'après Rubens (Musée de Bruxelles), (1900).
29. Émile Augier.
  30. Auguste Beernaert (photographie d'une gravure qui manque dans les collections du Cabinet des Estampes).
  31. Baron de Béthune.
  32. Louis Blanc.
  33. Antoine Bourlard, d'après Ant. Bourlard.
  34. Chevalier Léon de Burbure (Pl. de l'Ann. Acad. r. de B. 1893, p. 457).
  35. Anne-Marie de Camudio, femme de Ferdinand de Boisschot, d'après Van Dyck.
  36. Carlos I<sup>er</sup>, roi de Portugal (1899).
  37. Léon Cladel (presque de face).
  38. Eugène Clémenceau (1887).
  39. Auguste Danse, gravant.

*Annuaire de l'Académie*

---

13. Charles de Freycinet (1887).
14. Jules Grévy.
15. Camille Lemonnier (1882).
16. M<sup>me</sup> C. Lemonnier.
17. Lhorimer.
18. Édouard Mailly (*Ann. Acad. B.*, 1893, p. 397).
19. Jules Michelet (1889).
20. M<sup>me</sup> Montaudon.
21. Le Parma, d'après le Titien.
22. Jules Philippot (1897).
23. Ernest Renan.
24. Robert Reyntiens (1914).
25. Jean Robie (*Ann. Acad. B.* 1911, p. 177).
26. Henri Rochefort.
27. Talrich.
28. Le Titien, d'après le Titien (offices), comte de Tovar.